

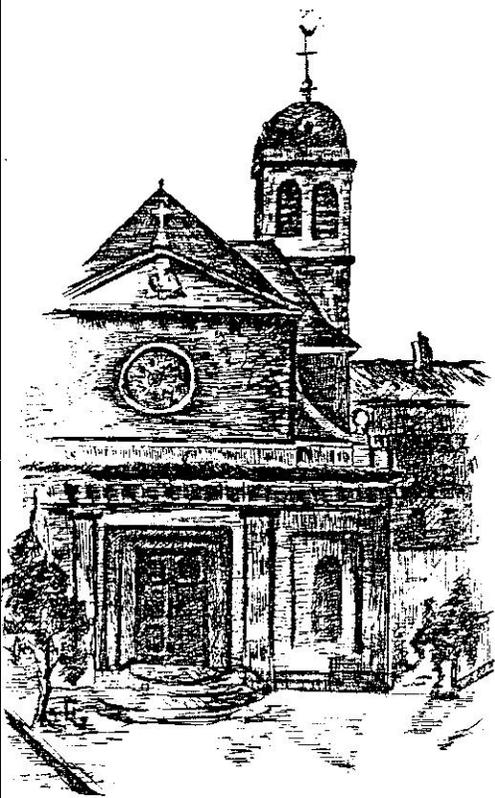
COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

N° 5 - MARS 1980

Echos de Sites et Monuments

présidé par M. J.-S. de SACY



En milieu urbain, « la qualité de la vie passe par la qualité de la rue », c'est dire l'importance que l'on doit attacher aux devantures des boutiques et magasins comme éléments essentiels du décor.

En effet, trop d'immeubles de bonne facture sont dénaturés, jusqu'au premier étage compris, par des devantures agressives et d'un goût incertain.

Pourtant la loi a prévu à cet effet tout un arsenal législatif dont l'importance même décourage souvent, au moment de la rénovation ou de la transformation. Il paraît donc tout à fait souhaitable qu'une

assistance architecturale soit donnée dans les mairies ; elle travaillerait alors en coordination avec les services de voirie, d'éclairage et de publicité dans le respect de l'esprit architectural du quartier.

Les boutiques anciennes, témoins de l'art populaire, font partie intégrante d'un patrimoine à conserver. Si leur aspect extérieur est connu et peut, de ce fait, être protégé, aucune législature ne permet la protection intérieure des boutiques anciennes. Seul, peut-être, « le classement » serait une protection idéale de ces locaux ou magasins (mais il reste une mesure exceptionnelle). Trop souvent, les éléments décoratifs anciens sont pillés ou rachetés à vil prix, pour enrichir les collections privées françaises ou étrangères. Il semble que la solution serait de les faire entreposer dans des locaux sous la protection des Musées d'Art Populaire.

L'information doit jouer un grand rôle dans l'éducation du goût des commerçants et des réalisateurs ; certaines mesures très précises sont proposées par la Protection des Sites qui espère les faire connaître par l'entremise des Chambres de Commerce, par des films, des plaquettes et, peut-être, par la télévision.

Alors, contraints au respect de l'esthétique, nos commerces participeraient avec bonheur à l'animation de nos rues et de nos cités.

C. GUERRY.

Assemblée Générale

L'Assemblée Générale du Comité est convoquée le
MARDI 22 AVRIL 1980, à 18 heures, à la Maison du Tourisme (1^{er} étage)

Ordre du jour : Rapport financier - Compte rendu de l'activité de l'année écoulée
Informations et actions à entreprendre.

Si vous ne pouvez être présent, il est essentiel de confier la procuration ci-dessous à un autre membre ou de la faire parvenir à la permanence (Maison du Tourisme).

PROCURATION

Je soussigné, membre du Comité de Sauvegarde
du Vieux Grenoble, donne pouvoir à M ou à son défaut
M de me représenter et de voter en mon nom à l'A.G. du
22 avril 1980. Signature

Les fortifications de Grenoble sous Lesdiguières

François de Bonne des Diguières était un homme intelligent, hardi et décidé. Chef du parti des protestants du Dauphiné, il devient, à partir de la prise de Grenoble en 1590, un véritable homme d'état, responsable d'une province devant le prétendant à la couronne de France, Henri de Navarre, que sa religion et l'hostilité de la Ligue empêchent encore de devenir aux yeux de tous Henri IV, le roi légitime. Le premier souci de Lesdiguières est de mettre sa capitale à l'abri des raids du remuant duc de Savoie en fortifiant Grenoble pour la protéger des coups de main et pouvoir en faire une base et un entrepôt sûrs. Les travaux commencèrent en 1591. Si nous connaissons le nom de certains entrepreneurs (notamment des valdotains), nous ignorons celui de l'ingénieur qui dessina le tracé des nouvelles fortifications : on peut supposer qu'il était italien, car les spécialistes de la péninsule avaient alors acquis dans ce domaine une avance incontestée. Selon la hiérarchie des urgences, on commença par élever une redoute sur la Bastille et une petite citadelle ou arsenal enveloppant la tour de l'île pendant que les Cordeliers devaient quitter leur couvent et s'installer tant bien que mal dans l'église de la Madeleine (rue de ce nom). En 1592, ces deux ouvrages achevés, on passa à l'étape suivante qui vit la construction d'une enceinte autour de la Bastille, sur 2 km et demi de long, et d'une autre autour de la ville, donnant un peu plus d'espace à une cité confinée depuis 1300 ans dans les 9 ha compris entre les murs romains. L'ouvrage était plus vaste, de même que son financement, ce qui explique la durée plus considérable qui fut nécessaire pour mener à bien son achèvement. L'inauguration de la Porte de France en 1620 peut en être considérée comme le terme.

ANALYSE DES FORTIFICATIONS

1) LA BASTILLE. - De nombreux plans et quelques dessins nous permettent de connaître le tracé et l'aspect des fortifications de la Bastille. Derrière l'actuel restaurant du téléphérique s'élevait une tour carrée servant de redoute et entourée d'un mur assez léger et irrégulier portant une échau-

quette du côté du Rachais. De cet enclos partaient deux branches fortifiées qui descendaient vers l'Isère. L'une atteignait la Porte de France selon un tracé qui utilisait adroitement les rochers et coupures naturelles : l'enceinte actuelle en a conservé les grandes lignes. L'autre rejoignait la Porte St-Laurent, terminée en 1615, mais en dessinant une avancée très prononcée vers La Tronche : les ruines s'en distinguent encore dans le lierre et les broussailles, loin en avant des défenses du XIX^e siècle. Tous les responsables des deux siècles suivants ont déploré le mauvais tracé de cette partie et la faiblesse des murs qu'un coup de canon eût renversés sans peine. Vauban, en 1692, se montra particulièrement sévère.

2) LA CITADELLE ou ARSENAL. - La citadelle occupait l'emplacement de l'actuel parc de stationnement Vinoy. C'était une plate-forme rectangulaire dont l'un des côtés était constitué par le début de l'enceinte de la ville. Quatre bastions la cantonnaient : l'échauguette du pont de la citadelle marque la pointe de l'un d'eux (le bastion du Bœuf, du nom de la place — place Lavalette — voisine de l'abattoir). L'entrée se trouvait du côté de la rue Frédéric-Taulier ; un pont dormant (ou fixe) en bois franchissait le large fossé garni d'un peu d'eau croupissante. Un pont-levis le séparait de la porte, pavillon rectangulaire à deux étages et trois à quatre pans assez semblable à la porte St-Laurent. C'était donc bien une citadelle, chargée aussi bien de prolonger la résistance de la ville lors d'un siège que de tenir en respect des mouvements populaires. A l'intérieur, outre la tour de l'île utilisée comme logement, on voyait des casernes, la maison du Lieutenant du Roi, des hangars et des ateliers. C'était aussi un arsenal, chargé de l'entretien et la réparation du matériel, en particulier des attelages et des affûts de canons : il fallait donc des charpenteries, des forges, des locaux de charronnage, etc. Entre la tour et le côté oriental s'étendait un petit jardin divisé par deux allées en croix et orné en son centre d'un bassin circulaire. Il serait possible de le restituer.

Suite au prochain numéro

Robert BORNECQUE.

Les Epines et les Roses

Une façade, finement ravalée, éclaire désormais la rue J.-J.-Rousseau, et nous réjouit, nous qui réclamions depuis janvier 68 la restauration de ce portail et du « Sauvage » à ce n° 5. Diodore Rahoult nous montrait (avec sa tête) toute la vigueur de cet étrange homme d'armes, qui tient l'écu de la famille de Bournolenc ; la rue portait son nom. Sous « le Sauvage » on voit encore une pierre romaine, avec inscription, encastrée entre la console et le chapiteau de colonnette. Solides, bien équarries, on les utilisa chez le Dr Gagnon, et jusque dans la Cathédrale, entre autres.

La rue devint rue des Vieux Jésuites quand ceux-ci s'y installèrent en 1632. Un jeune séminariste les y rejoignit, venant de son Forez natal : c'était François d'Aix de La Chaise. En 1652, les Jésuites émigrent en rue Neuve, où ils construisent. Mais la maison du 5, rue J.-J.-Rousseau est « maison protégée »,

car elle fut la demeure pendant cinq années du « Père Lachaise », dont le nom restera connu surtout parce qu'on installa sur ses jardins l'un des plus grands cimetières de Paris.

Il y eut en 1793, à ce n° 5, un Bureau des Postes (aux chevaux, pas aux lettres), avant qu'il ne finit rue St-François. Et, en 1810, l'Hôtel des Monnaies occupait, dans la cour, l'ex-hôtel de Barral, avec son joli perron arrondi, que l'on put admirer jusqu'à la percée de la rue de la République. Puis la maison appartient à M^{me} Mazzoni, qui succéda à M^{lle} Merceron-Vicat. Dans une partie, un important atelier d'horlogerie-bijouterie s'installa, où le jeune Hippolyte Muller, apprenti-orfèvre alsacien, vint travailler, jusqu'à ce que la passion des recherches historiques l'arracha à la rue J.-J.-Rousseau pour gérer le Musée Dauphinois naissant.

On n'a rien démoli au n° 4, en face, où l'on peut encore imaginer la vie qu'y menait la famille de

Suite page 4

Nord

La Bastille (1591-92)

Enceinte du XIX^e siècle

Rabot

Porte de France (1620)

St. Marie d'en Haut 1619.

Porte St Laurent (1615)

Ancienne Porte Perrière Fbg Perrière

Fbg St Laurent

GRENOBLE

Fortifications de Lesdiguières (1591-1620)

Bastion de France

Jardin

Palais du Parlement

Hôtel de Lesdiguières

Arsenal (1591-92)

Tour de l'Isle

Rosny

du Dauphin

VILLE ROHAINE

St. Hugues N.D.

Porte de Bonne (1595)

de Morges

de la Reine

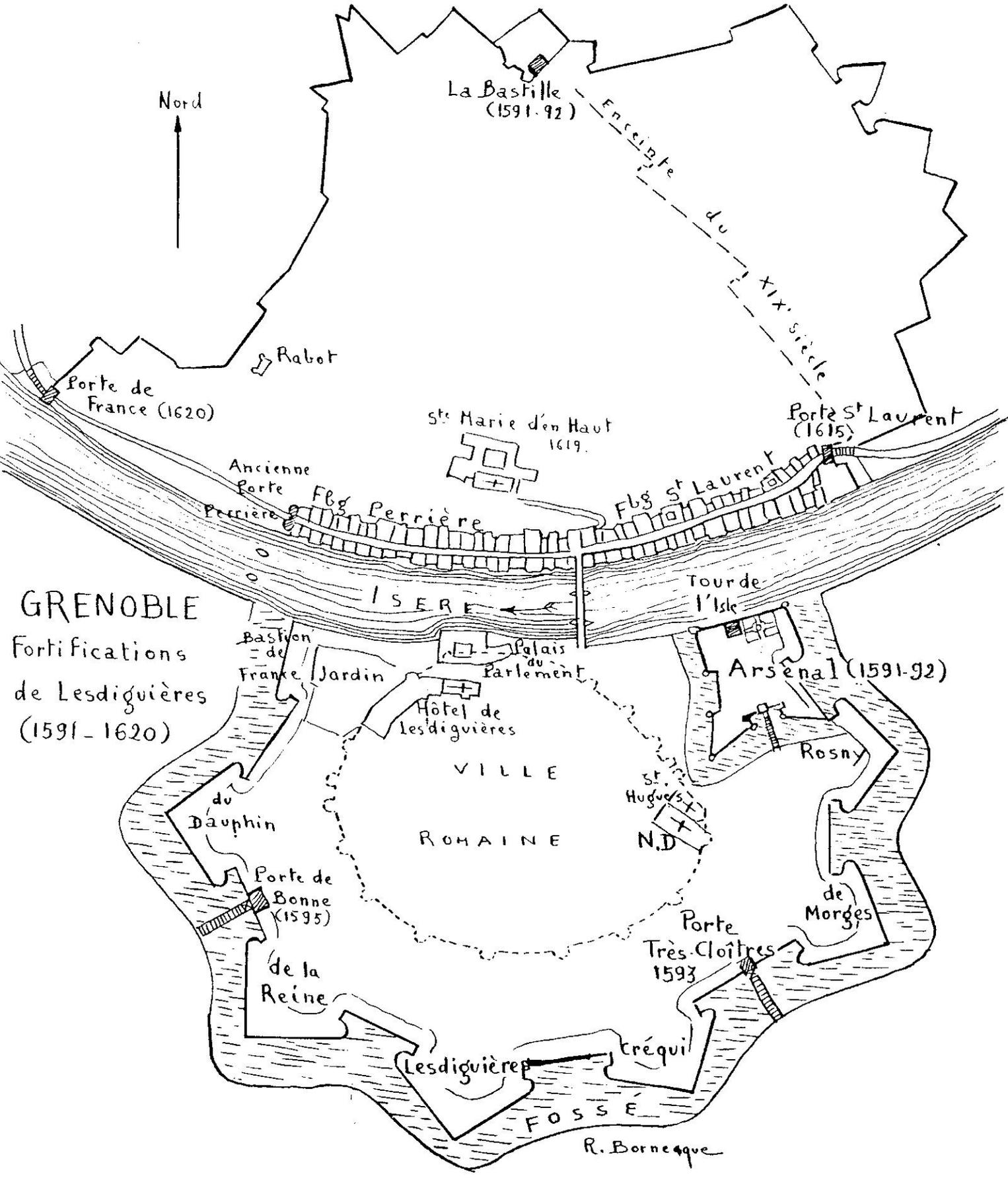
Porte Très-Cloîtres 1593

Lesdiguières

Créqui

FOSSE

R. Borneaque



Quelques châteaux de la région de Crémieu

Le site de Larina

SORTIE DU SAMEDI 22 SEPTEMBRE 1979

(Suite et Fin)

L'occupation du plateau de Larina a commencé au Néolithique Moyen (vers 3500 av. J.-C.). De là date le premier rempart, simple levée de terre qui barrait le plateau vers l'intérieur et dont nous avons vu la coupe aussitôt après notre descente du car. Le peuplement se poursuit de façon inégale durant les âges des métaux. Au premier Age du Fer, le rempart est consolidé par une carapace de pierre sèche, bien visible dans la coupe précitée. Ni l'époque gauloise (2^e Age du Fer), ni la période gallo-romaine n'ont laissé de vestiges précis : l'occupation du camp de Larina a dû être très discontinuée durant ces siècles. Il n'en va plus de même pendant le Haut Moyen Age. Cette ère de troubles et d'invasions qui suit la chute de l'empire romain (dynasties mérovingienne et carolingienne, c'est-à-dire, grosso-modo, de 476 à 987 ap. J.-C.) voit les malheureuses populations, pourchassées et rançonnées, rechercher les positions d'abri. Le plateau de Larina reçoit à nouveau des habitants qui profitent de la relative sécurité qu'ils y trouvent, à l'écart des voies d'invasion et à l'abri de ses défenses naturelles ou construites. Les fouilles ont révélé un cimetière et sa chapelle, un village constitué d'au moins deux groupes de maisons. Divers remaniements exécutés au cours des siècles compliquent la lecture de ces murs rasés à quelques décimètres de haut qui s'entrecroisent confusément. L'analyse des façons de construire, des obturations effectuées après coup, permet de distinguer des étapes successives dans cet habitat. Les débris de céramique, deux meules en granit, des objets en fer et en bronze ne sont pas assez typiques pour resserrer les datations proposées. Vers le X^e-XI^e siècle, sur un tertre naturel peut-être rendu artificiellement plus raide (une « motte ») se dressait sans doute

un château de bois, aujourd'hui disparu, probablement accompagné d'un hameau que les carrières ont effacé.

Un des problèmes posés par la conservation du site de Larina vient en effet de l'exploitation toujours active des dalles calcaires en « pierre de Crémieu », qui a détruit déjà bien des vestiges. Un programme d'aménagement délimite les périmètres exploitables sans inconvénients, prévoit le remblaiement de certaines cavités délaissées et leur plantation, l'organisation d'un réseau de sentiers. D'ores et déjà, une promenade sur le plateau de Larina est particulièrement intéressante. Outre les vestiges énumérés, on y jouit d'un site fort agréable, quoique très venté, et le bord de la falaise fournit un belvédère de premier ordre : la vue plonge sur le village d'Hières-sur-Amby et son étang ; derrière le Rhône surgissent les impressionnants condenseurs de la centrale atomique ; jusqu'à l'horizon, passant du vert le plus normand aux bleus les plus transparents, s'étendent les plaines bocagères du Bugey et de la Dombes. A droite se dessine la silhouette sombre du Jura.

En reprenant la route, le visiteur aperçoit au village de Chatelans des granges qui doivent ressembler aux bâtiments mérovingiens dont il a vu les traces dans les fouilles. Puis, descendu dans le Val-d'Amby pour gagner Optevoz, il longe un calme étang bordé de prairies, dont l'eau est retenue par une vanne qui n'est autre que celle qui figure sur le fameux tableau de Daubigny : « L'écluse près d'Optevoz ». Si Corot et toute une école de peintres paysagistes se sont retrouvés ici au XIX^e siècle, c'est bien que les lieux en valaient la peine.

Robert BORNECQUE.

Les Epines et les Roses Suite de la page 2

Maitre Barnave. L'allée, pavée grossièrement, ne prépare pas aux appartements confortables ; une belle porte s'ouvre sur celui du deuxième étage, et M^{me} François Barnave, née de Pré de Seigle de Presles, femme fière (elle l'a manifesté au théâtre, un jour !) pouvait y recevoir ses nombreux amis,

tandis que ses deux fils, sous sa direction intelligente, travaillaient au calme.

Les arcades s'arrondissent, nombreuses, sur la rue, anciens Prix des Trois Roses. Pourquoi faut-il que de lourds crépis gâtent deux façades à l'angle d'autres rues ? Epines près des Roses...

M.-H. FOIX.

Vie de l'Association

ADRESSE : Maison du Tourisme, rue de la République

COTISATION : 25 F - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi 16 h 45 - 18 h 45

PROJETS : 22 AVRIL 1980 : Assemblée Générale, 18 h, Maison du Tourisme

MAI : Château de la Sône - St-Hilaire - St-Gervais.

JUIN (journée) : Eglises de Maurienne.

Les dates seront précisées dans la presse. Songez aussi à consulter nos Permanences.